

Le français tel qu'on l'écrit

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

STÉRILISATION

QUI donc a prétendu que la politique agraire et l'amélioration de la race bovine étaient les préoccupations essentielles d'un parlement souvent qualifié par ses adversaires de bourgeois et de réactionnaire ?

Après de mémorables débats où la dignité de la tenue et l'élévation des plaidoyers furent remarquables, dit-on, une œuvre d'hygiène sociale unique au monde a vu le jour dans l'atmosphère paisible de la Cité. Des décisions viriles, (est-ce le mot propre ?) des innovations hardies plutôt ont été prises qui rompent avec la tradition, choquent certaines idées admises, étonnent par leur audace, mais témoignent d'un réel souci de perfection humaine. Le lecteur aura compris qu'il s'agit de la fameuse « stérilisation ».

Une dissertation sur ce sujet délicat et scabreux n'entre point dans le cadre du *Conteur* et j'avoue humblement aussi ne pas y être préparé. Je me bornerai à relater de quelle façon le député Jean Boquenet rendit compte à ses électeurs de ce vote désormais historique. Je lui laisse la parole :

« Chers concitoyens, vos mandataires, soucieux des deniers publics et de l'avenir de la race, ont décrété que, dorénavant, les anormaux pourraient être privés, par voie chirurgico-légale, de leur puissance prolifique reconnue désastreuse pour la collectivité.

« Ce mode de faire procurera à nos communes un allègement certain des budgets d'assistance. Il permettra au gouvernement, — en dépit du reproche d'étatisme qui lui fut fait en l'occurrence, — de remplir toujours mieux son rôle de protecteur moral et économique de la nation. L'arbre social s'épuise ; trop de rameaux, vrais parasites, absorbent la sève qui l'alimente ; coupons-les ! L'avenir n'est ni au marteau ni à la faucille ; il appartient aux ciseaux ! Et quelle économie en perspective, chers électeurs, sur les subsides, les pensions et les registres tutélaires !

Les opposants ont fait valoir, avec beaucoup de raison, certes, des arguments tirés de la conscience, de la liberté individuelle, de la dignité humaine. Il faut reconnaître, cependant, que ces principes n'ont rien d'absolu si l'on se place au point de vue général et qu'il y est fréquemment apporté des restrictions nécessitées par les intérêts supérieurs de l'humanité.

« Si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la, car il vaut mieux que l'un de tes membres périsse plutôt que ton corps tout entier aille dans la géhenne ! »

« Au surplus, ceux qui appliqueront la loi seront des citoyens intègres et éclairés, comme vous et moi ; il n'y a pas lieu de craindre des abus de pouvoir ; on peut être radical et user de moyens radicaux sans pour cela attenter à la légère à l'intégrité corporelle ou spirituelle des citoyens.

« Daniel, le cordonnier communiste, a combattu cette mesure d'exception sous prétexte qu'elle pourrait être employée, par exemple, pour détourner un héritage de sa destination directe et légitime. Savez-vous ce que j'ai répondu ? Je lui ai fait remarquer qu'il avait tort de redouter cette éventualité puisque, sous le futur régime soviétique, il n'y aurait plus d'héritages, la communauté absorbant les fortunes ! Ce sacré Daniel, qui a plus d'à-propos que de principes, m'a répondu : « Si vous continuez dans cette voie, vous arriverez, sans vous en douter, au régime de l'Etat omnipotent !

Alors, pour conclure, j'ai ajouté : « Est-ce notre faute s'il y a des brebis galeuses dans les troupeaux ? Puisque le devoir des bergers est d'empêcher la contamination, nous cherchons à nous en acquitter le mieux possible. Là-bas, c'est la guillotine qui fonctionne ; ailleurs c'est l'huile de ricin ; ici, nous sommes modestes, nous nous bornons à couper un fil ! »

Les applaudissements qui emplirent la salle démontrèrent à Jean Boquenet qu'il avait toutes les chances de conserver son siège à la Législative.

Alphonse Mex.

VUGELLES

DANS son ensemble, l'église de Vugelles date du XV^e siècle. Intelligemment restaurée en 1921, sauf erreur, elle a partiellement retrouvé son cachet ancien que l'injure du temps et la main des hommes lui avaient fait perdre.

Son clocher renferme deux cloches dénommées respectivement la *petite* et la *grosse*.

La première, qui au point de vue artistique ne présente qu'un intérêt assez relatif, porte sur l'un de ses flancs l'inscription que voici :

VUGELLES LA MOTHE
NOVALLES
1868

Et sur le côté opposé, les mots :

TREBOUX, FONDEUR A VIEVEY

accompagnés probablement de la marque de ce saintier (une cloche soutenue par deux anges). Elle mesure 65 cm. de haut sur 80 de diamètre.

La *petite* cloche, plus intéressante que la précédente, mesure 62 cm. de diamètre sur 53 de hauteur. Dans la partie supérieure se lit une inscription latine en minuscules gothiques de 4 à 5 cm. de hauteur, dont voici le texte disposé sur deux lignes :

ihus: ave maria: gratia plena: dominus tecum: bndict
a: ut (ou nt) [in mulieribus].

Au dessous se trouvent quatre médaillons rectangulaires, de style gothique et d'une netteté de détails vraiment remarquables mesurant 6 cm. de haut sur 5 cm. de large dont deux représentent la Vierge Marie et l'Enfant Jésus, et les deux autres l'*Ecce Homo*, c'est-à-dire le Christ avec les instruments de la Passion.

Plus bas un ruban de 1½ cm. de large, piqué de roses épanouies, forme une ceinture tout autour de la cloche.

Quant au texte latin que nous venons de transcrire, nos lecteurs auront reconnu la salutation angélique, déjà lue sur une cloche à Moudon (1441) et sur une autre à Penthaz (1510). En voici la traduction d'après la Vulgate, évangile selon Saint Luc, chapitre I, verset 28 : *Je vous salue (Marie) pleine de grâces, le Seigneur est avec vous et vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Toutefois sur la cloche de Vugelles les mots *benedicta* est abégé en *bndict*, ut mis pour *nt*, et in *mulieribus*, sous entendus.

De quand date-t-elle ? Question difficile à résoudre, puisque cette inscription n'est accompagnée d'aucun millésime. Toutefois par la forme des lettres on peut faire remonter la fonte de cette cloche à la fin du XV^e siècle ou au commencement du XVI^e. Peut-être est-elle contemporaine de celle de Penthaz (1510) ? Une étude comparative de l'une et de l'autre permettrait peut-être de trancher la question.

Cette cloche ne figure pas dans la liste officielle des monuments historiques. R. C.

Histoire et pataqués. — Mme Bobino, la célèbre jeune première des Folies-Carouge, offrait le thé à plusieurs comédiens durant lequel on se prit à parler de quelques victoires célèbres.

Le premier comique Dublair jeta dans la conversation le nom de Marathon.

Pas très forte en histoire, Mme Bobino se mit à dire :

— Laissez-nous tranquille avec ta bataille de « Miroton ». Elle fait penser à de la mauvaise cuisine.

— Vous préférez peut-être la victoire d'Eylau ? dit Dublair en dissimulant une forte envie de rire.

— Certainement : « Des lots » de l'Emprunt national.

Enchanté de la sottise de sa camarade, le premier comique poursuivit :

— Et que pensez-vous de la bataille du Pharsale ?

— Du « fard... sale ? » Garde-le pour toi s'il est ainsi !

— De mieux en mieux, s'écrie Dublair en pouffant de rire. Et le combat de Tunaxa ?

— Oh ! alors, c'est autre chose, déclara Mme Bobino, il ne devait s'y trouver que des purotins et, à leur place, j'aurais dit tout simplement : pas la peine de nous battre du moment que « tu n'as que ça ! »

Du tac au tac. — Inutile de nier, je t'ai vu quelquefois rentrer gris à la maison...

— Voyons, mon petit oncle, vous ne vous levez pas assez tôt pour cela !

A l'examen. — Passons à l'histoire naturelle : que savez-vous de la morue ?

— C'est un excellent poisson avec la queue duquel on fait des habits de gala.

DES TÉMOINS

IMAGNE a roulé par le monde, voyageant, trimardant, couchant à la belle étoile, il a rapporté de l'aventure une habitude néfaste.

De temps en temps, quand il a envie de faire un extra, il « pêche à la poule ».

Sous le grillage qui sépare son jardin de celui de son voisin, il lance du côté du poulailler une ficelle munie d'un grappin, dissimulé dans un appât.

Une poule s'avance, picore à droite et à gauche, tend le cou en apercevant l'appât, hésite, fait quelques pas précipités et brusquement, lâchant le ressort de sa tête, tape du bec sur l'hameçon et l'engloutit.

Alors Limagne, caché dans sa cassine à outils, tire innocemment la ficelle. La poule s'aplatit en battant le sol de ses ailes, passe sous le grillage, et arrive étranglée, entre les mains du pêcheur de volaille.

C'est fort ingénieux ; mais le voisin, intrigué par la disparition de ses poules, a fini par pincer le voleur et il a porté plainte.

Voici donc Limagne en tribunal.

Or, se souvenant de la parole célèbre :

« N'avouez jamais ! » il s'obstine à nier avec la plus véhément énergie.

— Voyons ! lui dit le président, que vous sert de nier, puisque deux témoins vous ont vu ?

— Deux témoins ! s'exclame le prévenu. Et c'est pour cela, monsieur le président, que vous voulez me condamner ?

— Assurément !

— Eh bien, alors, monsieur le président, attendez que j'aie vous en chercher, des témoins. Pour sûr, moi, je vais vous en amener plus de cent qui ne m'ont pas vu !

LE FRANÇAIS TEL QU'ON L'ÉCRIT

DES citations faites par Georges Rocher et reproduites dans le *Conteur* me remettent en mémoire un livre « le Musée des erreurs », de MM. Curnonsky et J. W. Bienstock, deux noms par exemple peu français. Nous voulons, néanmoins, glaner quelques épis, avec votre permission, M. le rédacteur. Disons encore qu'ils ont levé aussi bien avant qu'après guerre.

Dans l'audience de l'après-midi, le muet qui était au service des époux Brancherie, est entendu. (Le Petit Parisien.)

Par les rues exquivement fleuries, le Président, inaugurant un usage fort touchant, se rend familièrement à pied, à l'Hôtel de Ville. (Monde Illustré.)

Il avait à vendre une belle jument provenant d'un gendarme. (Journal des Tribunaux, Belgique.)

Paris, condamné, étouffé et crève d'une obstruction intestinale.

Il m'arrive d'éprouver la même angoisse à voir les gueules humaines grossir dans les mairies. (La Vie toire.)

Prenant mon cœur à deux mains, je cherchais à tirer la couverture. L'être désossé que je voyais là était tout nu. (Echo de Paris.)

Depuis le 11 mai, les caïmans des fameuses mares stagnantes ne cessent de grogner de plaisir. Ils n'ont rien reviennent pas et roucoulent en se frottant les pattes : Kolossal ! (Le Réveil du Beaujolais.)

Aujourd'hui, la conserve du troupier communément dénommée « singe » dans l'argot des casernes, offre très rarement des sujets de plainte. Et nous avons tout lieu de croire que les accidents consécutifs à sa consommation, lorsqu'ils se produisent, sont surtout accidentels. (La Liberté, 8 juin 1906.)

La foule commença à grouiller sur les boulevards et bientôt elle forma des ganglions devant les bureaux de journaux. (Le Matin.)

Très ostensiblement, tous deux étaient co-directeurs d'une maison de jeux clandestine pendant l'expédition d'Amiens. (Petit Journal.)

Un croquis nerveux comme une médaille grecque (Le Temps).

La défunte a été trouvée morte jeudi matin. (Intransigeant.)

Dans un état d'ébriété complète, la Sûreté ne réussit pas à obtenir de l'individu des dépositions intéressantes. (Express de Mulhouse.)

Tout en dégustant des huitres fines et de rouges crustacés qui sont la célébrité de la maison, le maestro Van der Zanden et son orchestre jouent les plus

jolis morceaux de leur répertoire. (Comœdia.)
Tous les anciens ministres se réuniront séparément le 8 décembre pour se mettre d'accord sur l'attitude à observer. (Le Journal.)
La collaboration littéraire Vast-Ricouard, que la mort de ce dernier avait récemment dissoute, vient de disparaître entièrement par suite du décès de M. Vast. (Gil Blas.)
Sans y être poussé par de graves motifs, on ne se promène pas en coupé-lit, avec, dans un sac de voyage, la tête et les jambes d'une femme, tandis que le reste du corps suit aux bagages. (Le Petit Mar-seillais.)

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Ma demoisel,
Depuis quelque tent je suis troublé par une idée que rien peu chassé de moi. J'ai bien réfléchi à toute sorte et je décidai de vous écrire. Je suis déjà un petit peu vieu mais pas tant è je m'ennuie de resté tou seul comme hermite des jour qui let jatrapi mal a la tête, je croi que cet la solitude qui pèse mes cervelle. Je crois que si j'avai une jolie fame alentour de moi ca irais mieux. Jus que à présent je crouaillait que personne me voulais, mai j'avai jamias penser à vous. A force me creusé la tête j'ai trouvée la jolie que je voudrais bien avoir pour faire ma popote. Cest paurça que je vou écri pour vous demandé si vou voulez i home, si vous en voulez i cet moua qui foudra prendre je voulais déjà écrire hier soir, mais ma chèvre voulait faire les cabris et il fallais me la veillée elle a fait i bouc et il mange bien.
Je voudrai bien allé chez vou mais je nose pa y faudrait mécrire etpui me dire quand je pourrait aller je vous mènerais regarder ma petite maizon, elle et a moi, il y aura assez de place pour 2 an se tirant pres. J'ai aussi un bon lit avec un duvet en reguin, on aura bon chaut.
En attendant une réponse je vou embrace déjà de joie et je vendrai mon bouc pour qu'on aie assez de lait pour les 2.

Adieu ton
Etienne.

Un bon conseil. — Mme Demiliard, toute pénétrée des principes de sage économie que lui a inculqués son mari, donne des conseils de tenue à sa fille ainée :
— Mon enfant, lui dit-elle, il faut toujours marcher les yeux baissés... D'abord, c'est plus convenable, et ensuite, tu peux avoir la chance de trouver quelque chose !

Inévitable destin. — Le papa de Willy est en train de lui expliquer la fable « le Loup et l'Agneau ». Arrivé à la fin, il lui dit :
— Tu vois, Willy, le loup a mangé l'agneau parce que celui-ci n'était pas sage.

Willy réfléchit un instant et s'écrie :
— Qu'est-ce que ça fait ?... Si le pauvre agneau avait été sage, c'est nous qui l'aurions mangé !...

Un mot d'esprit. — Lechère, du Vaudeville, se trouvait un jour chez un dramaturge de ses amis qui était en train d'écrire une scène où il exprimait une situation pathétique par une foule d'exclamations et des « oh ! oh ! » répétés à satiété.
— Que penses-tu de ma pièce ? lui dit l'auteur.
— Franchement, répondit Lechère, je pense qu'elle ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une serre...
— Que veux-tu dire ?
— Certes, je n'y vois guère que des « oh rangés ! »

LE FEUILLETON



LE SERMON D'ESSAI

— Je sais mieux que toi ce qu'il faut faire... Allons, en route et sans barguigner !...
Joseph Gras, tout penaud, s'attarda un moment encore à chercher son parapluie, bien qu'il n'y eut pas le plus petit nuage au ciel. Puis il embrassa sa femme comme s'il partait pour la guerre, en lui faisant toutes sortes de recommandations. Enfin, on s'achemina vers la Croix verte. Le syndic qui allait commencer une partie de quilles avec des clients, fronça les sourcils en les voyant entrer à l'auberge rivale. Un des joueurs demanda :

— Qu'est-ce qu'il va faire chez Papegai, le pasteur de Crépins ?

Quelqu'un répondit :

— Ils sont un peu parents, eux aussi, pas syndic ?

Le syndic avait recouvré son sang-froid : il soupesait les boules pour chercher la plus lourde, et il fit celui qui n'entendait pas.

Quand les trois hommes entrèrent à la Croix verte, la servante, une jolie Bernoise accorte et hardie, traversait avec un plateau le corridor qui sépare la cuisine de la chambre à boire. Brisset l'arrêta, lui tapota les joues, et demanda :

— Où est le patron, Betty ?

La jolie fille répondit en riant :

— Il est à la cave.

— Va voir lui dire qu'on est là !

Elle posa son plateau et disparut. Ils restèrent debout dans le vestibule, entre la cuisine et la chambre à boire. Comme Betty se faisait attendre, Brisset dit, l'air malin :

— C'est à croire que Papegai lui offre un verre pour se mettre en train !

Elle revint enfin, toute rouge, un peu décoiffée, en disant :

— Le patron dit que ces messieurs n'ont qu'à venir.

— Allons-y ! commanda Brisset.

Et il voulut prendre le bras de M. Cauche, qui se récria :

— A la cave ?... Moi... Mais... tu comprends... je ne peux pas !...

— Oui, ça t'ennuie un peu, je comprends... Que veux-tu que j'y fasse ?... Il faut prendre les gens comme ils sont, et Papegai est comme ça : il ne se gêne avec personne !... Pas, Joseph !...

Joseph Gras répéta son grognement qui signifiait tout ce qu'on voulait : on était là, plus moyen de reculer ! Ce sacré Brisset menait les gens comme à la baguette... Et voilà qu'il poussait ce pauvre Cauche, comme un agneau à la boucherie !... La porte de la cave, entrebâillée au bout du vestibule, se referma derrière eux...

C'était une belle et bonne cave, voûtée, fraîche, spacieuse, une des meilleures du pays, où le vin, au dire des gens, se bonifiait bien mieux qu'à la Croix blanche. Eclairée par une seule chandelle, qui brillait comme un point dans l'ombre, on l'eût cru immense : de sorte que l'alignement des ovales semblait se prolonger dans l'infini, comme s'il y en avait eu des centaines et des centaines à côté les uns des autres ! On distinguait vaguement des escabeaux, une petite table en jonc, des verres, presque comme dans une chambre. Papegai éleva sa chandelle pour éclairer les arrivants, qui descendaient en tâtonnant les marches usées de l'escalier. Il était en broustou, avec une toque de peau de lapin, qu'il toucha comme s'il faisait le salut militaire, en disant :

— Salut, bonsoir, la compagnie, qu'est ce qu'il y a pour votre service ?

Brisset poussa en avant M. Cauche, et, continuant la comédie, expliqua l'objet de leur visite. Papegai l'écoutait, l'air sérieux, sa chandelle à la main, en approuvant chaque phrase d'un petit signe du menton. Puis il posa la chandelle sur un des ovales, et dit :

— D'abord, on va boire un verre ! Après, on verra !

Et il voulut procéder à la distribution, selon les rites établis, avec les gestes et les paroles qu'un long usage a consacrés. Mais quand il tendit le verre à M. Cauche, celui-ci refusa :

— Je vous demande pardon M. Gilly, je ne bois jamais de vin.

Papegai écarquilla les yeux comme s'il cherchait à comprendre et, n'y parvenant pas, resta frappé de stupeur.

— Vous... ne... jamais... ? !... Alors, qu'est ce que vous buvez ?

— Je bois de l'eau, répondit M. Cauche.

— De l'eau ?... Vous n'allez pas nous la faire... Qui est-ce qui boit de l'eau ?... Est-ce que c'est fait pour qu'on la boive, l'eau ?... On en fait du bouillon, on se lave avec, on se rase avec, on ar-

rose ses choux... C'est pour la frime, que vous dites ça !... Ecoutez ! on est là, entre nous... On y dira à personne !... Pas, Joseph ?...

Joseph Gras tournait le dos, les mains dans ses poches, en se répétant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! si au moins je ne voyais pas ça !... »

— Je vous assure, commença M. Cauche, que depuis douze ans au moins...

Papegai lui coupa la parole :

— Taisez-vous, vous seriez mort !... Est-ce qu'on peut vivre sans boire ?...

— Je ne bois pas, et pourtant, vous voyez que je me porte assez bien !

Papegai se tourna vers Brisset, en haussant les épaules :

— Crois-tu ça, docteur, toi qui connais toute notre machine ? Voyons, là !... Est-ce qu'on peut vivre sans boire ?... Pour de vrai ?...

(A suivre).

Ed. Rod.

Pour ne pas payer son abonnement à un journal.

Un éditeur américain adresse à ses abonnés et lecteurs l'avertissement suivant :

Un homme peut, par raison d'économie, utiliser une verrue à la nuque comme bouton de col ;

Il peut, pour voyager à l'œil, s'asseoir sur les tampons du chemin de fer jusqu'au moment du passage du contrôleur ;

Il peut, pendant la nuit, arrêter la marche de sa montre, pour qu'elle ne s'use pas ;

Il peut écrire la lettre *i* sans le point pour économiser de l'encre ;

Il peut planter sur la tombe de sa femme des pommes de terre pour en tirer profit ;

Il peut faire tout cela comme il l'entend. Il sera encore et toujours un gentleman vis-à-vis de celui qui accepte les numéros à l'essai d'un journal jusqu'au moment où l'abonnement est pris en remboursement et laisse celui-ci retourner impayé.

« Harold Lloyd » au Théâtre Lumen. — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Théâtre Lumen présente pour la première fois en Suisse Harold Lloyd, le désopilant comique dans sa dernière et étourdissante création *Le Petit Frère* ! grand film d'aventures héroï-comiques. Conseillons vivement qu'on voie « Le petit frère » ! ce film en vaut réellement la peine. Au même programme *Amour d'enfant*, comédie dramatique et le « Paramount-Journal » avec ses actualités mondiales. Orchestre renforcé, sous la direction de M. E. Willeumier. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 23, matinée dès 14 h. 30.

« La Mère », au Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph s'est assurée pour cette semaine le seul film russe autorisé à ce jour à Lausanne *La Mère*, merveilleux film artistique et dramatique d'après le célèbre roman de Maxime Gorki. Au même programme *Chinoiserie*, comédie comique ; *Ce que beaucoup ignorent*, film documentaire intéressant ; puis le « Paramount-Journal » avec ses actualités mondiales. En soirée, accompagnement musical par le trio du Royal Biograph, sous la direction de M. I. Russo. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.